

mirage du désert et tantôt oiseau bleu et liberté. Et tantôt enfin elle nous apparaissait comme un cercle parfait dont le centre était le cœur de l'homme et la circonférence l'immortalité; et nous lui donnions arbitrairement un nom chargé du poids de toutes les espérances et de toutes les larmes de la terre : Dieu. » Ainsi parlera Ulysse.

Dans l'Italie de Mussolini où le reprend l'impatience de se consacrer à son œuvre. « J'ai honte de n'avoir rien accompli jusqu'ici. Quelques phrases, de grandes idées et de grandes douleurs personnelles — mais la vie est un devoir plus vaste et plus profond. Je dois livrer le dernier assaut afin de faire mon devoir avant de disparaître sous la terre. » (*Diss.* 153)

En Égypte, voyage qu'il accepte parce que « c'est indispensable pour l'*Odyssée* ». « Je jeterai un regard violent sur l'Afrique, j'attraperai ce que je pourrai pour l'*Odyssée* et chargé du butin glané en Russie, en Palestine, à Chypre, en Espagne, en Italie, en Égypte et au Soudan, j'irai travailler à Paris. » (*Diss.* 163)

Ce n'est pas à Paris qu'il s'enferme pour achever la première écriture des vingt-quatre Chants de l'*Odyssée*, de mai à septembre 1927. Mais à Egine, l'île qui par sa sécheresse, l'attire comme un lieu propice à une vie créatrice et ascétique. Elle deviendra plus tard son unique lieu de retraite et de travail, en dehors de ses séjours à l'étranger. Quatre mois de solitude en communion avec la nature durant lesquels « les vers de dix-sept pieds, tumultueux, marins, roulaient à la suite l'un de l'autre et s'étaient étalés sur le papier. Je vivais, immobile, les épreuves et les exploits d'Ulysse. Il avait appareillé pour le grand voyage, le voyage sans retour; sa petite île, sa petite femme insignifiante, son fils naïf et plein de bonne volonté ne lui suffisaient plus. Il s'en était allé pour toujours, était passé à Sparte, avait emmené Hélène qui étouffait elle aussi dans son existence paisible, avait débarqué en Crète, s'était mêlé aux barbares, avait brûlé le palais déchu; il suffoquait, la grande île royale elle-même était trop étroite pour lui, il avait mis à nouveau le cap vers le sud... J'avais trouvé ce que je voulais, c'était le regard crétois¹ qu'il me fallait mettre dans les yeux de mon Ulysse. Notre époque est féroce. Le Taureau, les forces ténébreuses et souterraines ont été libérées, l'écorce de la terre se fend. Courtoisie, harmonie, équilibre, douceur de vivre, bonheur, autant de joies et de vertus dont il nous faut avoir le courage de prendre congé; elles appartiennent à d'autres époques, passées ou futures. Chaque époque a son visage propre; le visage de notre époque est féroce, les âmes fragiles n'osent pas le regarder en face.

Ulysse, celui qui voguait sur les vers que j'écrivais, c'est avec ce regard qu'il devait contempler l'abîme; sans crainte et sans espoir, mais aussi sans impudence: debout au bord du gouffre. Depuis ce jour-là, ma vie a changé... Ma jeunesse n'avait été qu'angoisse, cauchemars et interrogations, mon âge d'homme que réponses avortées... Tous les chemins de la raison menaient à l'abîme. L'épouvante et l'espérance: entre ces deux pôles avaient tourné dans le vide ma jeunesse et mon âge mûr. Mais là, dans ma vieillesse... je ne fuyais plus, ne m'avalais plus. Ou plutôt, non pas moi-même, mais Ulysse que je façonnais. Je créais un Ulysse qui affrontait paisiblement l'abîme et en le créant je m'efforçais de lui ressembler. Je me créais moi-même, je confiais à cet Ulysse toutes mes passions; il était le moule que je creusais pour que vienne s'y couler l'homme futur. Tout ce que j'avais désiré sans le réaliser, il le réaliserait; il était le sortilège qui envoûterait et capturerait les forces lumineuses ou ténébreuses qui créeraient le futur. Il suffisait de croire en lui pour qu'il prenne vie. Il était l'Archétype...

1. Cf. page 15

Il étouffait, nous étouffions enfin dans sa patrie devenue trop étroite, nous avions choisi les âmes les plus insoumises de l'île, emporté de nos maisons tout ce que nous pouvions, embarqué sur un navire et nous étions partis. Vers où? Le vent soufflerait, qui nous montrerait la route. Vers le Sud! Vers Hélène qui s'étiolait sur les rives de l'Eurotas et qui étouffait elle aussi dans la sécurité, la vertu et le bien-être. Vers la grande île royale, la Crète, qui dépérissait parce que ses seigneurs n'avaient plus de forces, et qui levait les bras au milieu de la mer, et appelait les Barbares pour qu'ils lui donnent des enfants. Vers l'Afrique, vers les bornes de la terre, vers les neiges éternelles, vers la mort! »

Version II

Deux années s'écoulaient entre les rédactions des première et deuxième versions, deux années presque entièrement occupées par deux séjours en U.R.S.S. Invité en automne 1927 au dixième anniversaire de la Révolution, il circule dans le pays, avide de rencontres « ...Ces yeux russes ont vu de grandes choses effrayantes. Chaque âme a vécu, joui et souffert comme aucune autre âme en Europe. C'est pourquoi même l'homme le plus insignifiant est intéressant. Il brille des lueurs d'un grand incendie. » (*Diss.* 180)

Il est plus que jamais obsédé par le désir lancinant d'agir. « Que signifie l'art? Une belle phrase, une bonne comparaison et un vers sublime? Tout cela est petit et ne touche point les grandes vagues humaines. Seuls la foi et l'action, un Christ ou un Lénine, valent la peine de vivre aujourd'hui... Ah! briser les limites de la Grèce mais aussi de l'art, me libérer de la beauté, canaliser toute ma passion de la femme, me donner à une action sauvage et mortelle. Le pourrai-je jamais? En aurai-je le temps? » (*Diss.* 174)

Et déjà, il pense à s'installer en U.R.S.S. pour une longue période en compagnie de Panaït Istrati. « Une grande vie, ardue, s'ouvre devant moi. Istrati et moi avons beaucoup de choses difficiles à faire en parcourant la Russie. Des articles, des livres, un travail d'organisation, de la propagande à l'étranger. » Et, en passant devant Constantinople: « J'ai laissé derrière moi les sirènes enchanteresses, non parce que je me suis délivré de toutes les sirènes, mais parce que j'ai trouvé les sirènes modernes, peut-être celles de l'avenir. Et j'écoute, enfiévré, le chant le plus moderne de l'Abîme. La grande Sirène slave aux yeux verts, à la voix grave, à la gorge ensanglantée, se trouve actuellement dans le nord, dans le pays des neiges. Je retourne en Grèce pour prendre congé. » (*Diss.* 182)

De retour à Athènes, Kazantzaki et Istrati donnent une conférence au théâtre de l'Alhambra. « La foule accourut. La perspective était alléchante; trouver un porte-parole qui décrive enfin avec précision et audace les misères cachées de la plus grande partie du peuple grec et qui dénonce l'injustice qui sévissait dans le pays. Les deux amis prirent le taureau par les cornes. L'enthousiasme des auditeurs frisa le délire.